

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

AOL VI.

MONTREAL, 17 JUILLET, 1897.

NO. 145

SOMMAIRE

Joseph Israel Tarte, *Vieux Rouge* — Ex-
cat, *Tristan* — A propos de créma-
tion, *Pierre Dutemple* — Tartines, —
La conférence de Taxil, — FEUILLE-
TON Rome (SUITE) *Emile Zola*.—

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
sont pas les conditions ordinaires des autres
journaux. Nous livrons le journal à domicile
[franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au
commencement de chaque mois. Tout ce que
nous demandons au public est de voir le
journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont
payables tous les quatre mois et d'avance. Nous
adresserons un numéro échantillon gratuitement
tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux
d'impression à faire voudront bien s'adresser
au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue
Notre-Dame.

JOSEPH-ISRAEL TARTE

Une étude complète de l'honorable M.
Tarte ne peut pas se faire sans un aperçu
physique et moral du personnage. Avant
d'étudier ses actes, avant de comprendre
et de scruter sa conduite il faut connaître
l'homme, considérer son état d'âme, sa
tenue morale, sa charpente, son tempéra-
ment, ses goûts et ses passions, ses amitiés
et ses haines.

Qu'on se rassure ce n'est pas œuvre de
pamphlétaire, ni de libelliste qu'il s'agit
de faire ici. C'est un travail sincère, con-
vaincu, d'où seront bannies toutes les gros-
sièretés et même toutes les dûretés.

Nous voulons faire œuvre de gentilhomme
et quelles que soient les justes antipathies
et les craintes motivées que nous inspire
le personnage, non pas pour nous, Dieu
merci, mais pour le bien-être du pays ;
malgré tout cela, nous entendons rester
digne et ne compromettre ni notre journal,
ni nos lecteurs, dans une polémique de bas
étage qui nous déshonorerait mutuelle-
ment.

Par conséquent, qu'on ne craigne rien lorsque nous disons que nous allons parler¹ de M. Tarte comme homme.

Dire que M. Tarte est un ambitieux ce serait s'en tenir à une banalité dans laquelle nous ne tomberons pas. Tout homme politique est ambitieux et doit l'être, sinon il est condamné à l'irrévocable médiocrité. L'ambition est la raison d'être du politicien, et ne doit provoquer ni reproches ni mauvais vouloir mais il importe de distinguer entre les différents mobiles qui font naître et vivre l'ambition, et entre les différents buts vers lesquels elle tend. L'ambition qui est noble, lorsque la prospérité et le bonheur du peuple l'inspirent, devient basse et méprisable lorsque l'égoïsme servile en est la raison dominante ; l'ambition, qui est saine et admirable quand elle tend à la grandeur du pays et même au triomphe du parti, est un crime lorsqu'elle ne tend qu'à la satisfaction vulgaire des instincts bas et méchants.

L'ambition de M. Tarte n'est ni noble ni saine ; son seul but en arrivant au pouvoir est de satisfaire ses instincts de domination implacable et ses sentiments de rancune et de méchanceté pitoyables. M. Tarte n'aspire qu'à commander ceux qui veulent se soumettre et à écraser ceux qui lèvent la tête.

C'est le petit niveleur qui fauche, s'il le peut, toutes les têtes qui dépassent la sienne, et qui se croit plus grand quand il a racourci les autres. Il se complait dans ses champs de carnage et se dit qu'il n'a pas perdu sa journée quand il a égorgé un jeune talent ou poignardé une réputation naissante.

Je n'aurai pas l'imprudence de porter contre M. Tarte des accusations qui seraient fausses, de l'accuser d'aspirer aux affaires profitables en vue des jouissances

que donnent l'argent, la table, la grande vie. Non. Je lui rends cette justice, qu'il n'est pas un viveur : il n'a pas le temps de vivre. Il a une passion à assouvir, et cette passion — la haine et l'envie de son prochain — occupe tous ses instants, consume toutes ses ressources passées, présentes et futures.

Lefait est que cela coûte très cher d'avoir à surveiller tous ceux qui vous entourent ; d'avoir à tramer des conspirations autour de chaque nouveau nom ; d'avoir à encercler toutes les jeunes volontés, à atrophier toutes les idées libérales, à émasculer toutes les énergies, à se créer un entourage de muets du sérail sans virilité et sans organes.

La voilà, la tâche de cet homme que l'on dit un organisateur de premier ordre, et qui ne s'est pas montré dans un autre rôle que celui de désorganisateur inimitable. L'ambition de M. Tarte a été de montrer que seul il était indispensable, et à cette fin il a ruiné l'organisation libérale ; il en a passé le fonds électoral au creuset de ses inventions administratives tellement que si, demain, il disparaissait, le petit groupe qui depuis quatre ans pivote autour de lui croirait vraiment n'avoir plus de chef.

La voilà, la caractéristique du caractère de M. Tarte : l'amour du médiocre, la haine de ce qui sort du commun, le goût des teintes plates et des hommes plats.

Voyez ses protégés et citez-en un seul qui ait une marque distinctive, un caractère, une âme, une volonté.

Pas un.

Voyez ses ennemis, ce sont tous les hommes d'action de la députation tous ceux qui regardent l'avenir et aspirent à

la grandeur du pays, à l'évolution, à la révolution, au besoin.

Ah ! le replis de son âme est bien conservateur, allez ; il a bien sucé ce lait-là assez longtemps pour que son cerveau se soit modelé au mépris des idées de réforme et de liberté qui font l'honneur de notre parti.

Nous avons dit ici le fond et le tréfond de notre pensée sur l'homme qui a en ce moment la conduite absolue des forces du parti libéral, de l'homme qui ne tient pas seulement l'oreille de M. Laurier mais qui tient toute la tête ; croit-on qu'un parti puisse se maintenir, puisse prospérer dans des circonstances pareilles ?

Absolument non !

La solidarité politique ne peut exister que sur la base d'une entente complète. Ce que l'on appelle dans un parti la discipline n'est pas la discipline du régiment, qui s'exerce invariablement de grade à grade, soldat à caporal, caporal à sergent, etc. etc.,

La discipline de parti est le respect de la règle du parti par le chef comme par le soldat.

On rabaisse le principe de la politique de parti en faisant du caporalat, comme le veut M. Tarte. Entre hommes libres, la discipline ne peut être effective que si c'est la discipline de l'idée et non celle du fouet.

Prenons un exemple dans les circonstances présentes :

La discipline du parti libéral qui nous a fait gagner la victoire, qui est la tradition du parti, disait :

1o. Que le parti libéral n'augmenterait pas les dépenses mais les diminuerait ;

2o. Que le parti libéral ne favoriserait aucuns particuliers aux dépens du trésor ;

3o. Que les grandes entreprises ne se fe-

raient que sur l'expression, et par le vote de la volonté populaire ;

4o. Que les entrepreneurs ou ceux qui feraient des affaires d'argent avec le trésor ne seraient pas rançonnés pour subventionner les journaux du parti.

Tout cela a été violé dans le " Coup du Drummond " et M. Tarte invoque la discipline du parti contre les protestateurs.

La discipline du parti pèse sur lui.

C'est lui qui la viole, et il la viole comme chef, ce qui est beaucoup plus grave.

L'officier qui forfait est plus coupable que le soldat.

Il a péché ; qu'on le dégrade !

Rentrez dans le rang, Israel, et apprenez à obéir.

VIEUX ROUGE.

EXEAT

Le prestige de M. Tarte est de plus en plus chancelant. Les vieux rouges commencent à se coaliser et semblent fermement décidés à faire passer le ministre des Travaux Publics par la porte de sortie, celle par où l'on s'évade en s'efforçant d'éviter les trognons de choux et les œufs pourris.

On dit que M. Tarte a reçu de quelques uns de ses collègues le charitable avis de se retirer doucement sous un prétexte quelconque, toujours facile à trouver, avant que le parti tout entier, outré du cynisme de ce monsieur, ne se charge de son expulsion.

Ceux qui ont donné ce conseil à M. Tarte, s'il est vrai toutefois qu'il ait été si bien averti, étaient vraiment des amis du pauvre ministre, car, pour ses ennemis, nous en connaissons plusieurs qui se réjouissent de sa chute prochaine, mais qui, pour ne pas perdre la volupté d'en être témoins, se feraient arracher la langue plutôt que de dire quand et comment le rateur du Drummond fera la culbute. Tout ce qu'ils consentent à dire, c'est : " Attendez, ce ne sera pas long ! "

Et nous croyons qu'en effet ce ne sera pas long. Nous le croyons d'autant mieux que l'hon. M. Tarte semble être de notre avis.

Il a perdu son arrogance, qu'il a troquée contre une platitude de première qualité. Nous en trouvons la preuve la plus évidente dans un article publié par la *Patrie* la semaine dernière, signé Israël Tarte et consacré à Sir Richard Cartwright.

C'est un léchage de bottes peu compliqué mais consciencieusement exécuté.

Après avoir marqué son étonnement de ce que la presse libérale avait laissé, vingt années durant, la presse conservatrice conspuer Sir Richard qui, aujourd'hui, selon M. Tarte, est un homme de valeur, il ajoute, parlant toujours de la nouvelle idole qu'il vient de découvrir : — "Loyal jusqu'au bout des ongles, instruit, exempt de préjugés, Sir Richard est la personnification vivante de la bonté, de l'honorabilité, du dévouement aux intérêts publics, de la fidélité à ses amis." Et il continue :

" Nous avons eu, depuis que nous sommes au pouvoir, beaucoup de questions épineuses à discuter, à résoudre. Je déclare ici que je n'ai trouvé chez aucun de mes collègues plus d'élévation de pensée, plus de disposition à ce que les Anglais appellent "The give and take," plus de tolérance, que chez sir Richard Cartwright. On ne peut le connaître sans l'estimer profondément, j'ajouterai : sans l'aimer. Le *Globe* publiait l'autre jour, un article dans lequel il l'appelait : " le nouveau Sir Richard." Cette appellation n'est point juste. Sir Richard a toujours été ce qu'il est aujourd'hui, mais il n'a pas été apprécié comme il devait l'être.

"Pendant longtemps, un groupe de grits et de libéraux lui causèrent autant d'ennuis qu'ils le parent—parce que c'est un ancien conservateur...."

Et, continuant sur ce ton d'oraison funèbre, le sieur Israël Tarte termine par le bouquet suivant :

" Je voudrais bien que l'on me donne les noms de ceux qui consentiraient à voir sir Richard s'en aller du gouvernement. Il est indispensable dans le Cabinet et dans le Parlement canadien."

Ne dirait-on pas vraiment, que c'est sir Richard Cartwright qui est menacé d'être chassé du Cabinet et du Parlement ?

On n'a pas plus d'audace et pas moins de dignité que le triste personnage qui flagnone ainsi son adversaire le plus redoutable et le plus implacable.

C'est à dessein que nous avons donné les courts extraits qui précèdent. Nous prions nos lecteurs de s'en souvenir le jour où, mis proprement à la porte, M. Tarte n'aura plus de ménagements à garder envers ceux qui, fidèles à la mission qu'ils tiennent du peuple, ne veulent pas d'un collègue qui prétend être le peuple à lui tout seul. Ce jour-là, la sérénade à Cartwright ne sera plus qu'un charivari.

On comprend qu'un ambitieux se cramponne au pouvoir, surtout quand il a commis des bassesses pour le conquérir ; mais on ne comprend pas qu'un homme comme celui qui nous occupe en ce moment, manque de dignité au point de flatter si grossièrement celui dont il redoute les coups de trique.

Il y a dans cet article de la *Patrie*, aussi bien que dans les propos, les articles et l'attitude même de M. Tarte, quelque chose de si plateusement servile, allié à une effronterie préalable si provocatrice, que ce n'est pas seulement la dignité du ministre nouvellement rallié à un parti qu'il compromet qui est en jeu, mais aussi la dignité de tout le Cabinet. Cette dernière frasque, s'ajoutant à toutes les autres, rend obligatoire l'expulsion du ministre des Travaux Publics.

Imagine-t-on M. Tarte proclamant la valeur, la loyauté, le savoir, la grandeur d'âme, la sincérité de M. Wm. Grenier ? — Non, n'est-ce pas ?

Eh bien, c'est la même chose pour Sir Richard Cartwright.

Et pour que le dénonciateur du McGreevysme en soit rendu à se rouler dans la poussière aux pieds de son ennemi, il faut que celui-ci soit singulièrement outillé pour exécuter le petit homme.

Allons, allons, messieurs du Cabinet, retrouvez vos manches, flanquez le à la porte et n'en parlons plus

TRISTAN

UISEZ A L'ECONOMIE

Pourquoi payer de gros prix pour des médicaments, alors que vous pouvez à peu de frais obtenir la guérison radicale du rhume le plus opiniâtre en prenant du BAUME RHUMAL.

A PROPOS DE CREMATION

II

Encore à propos de l'incinération des cadavres, l'orthodoxe feuille du catholicisme romano-clérical actuellement absorbé dans le paternélisme du souverain pontificat siégeant en la ville des sept collines, héritière en ligne droite de l'antique et monstrueuse Babylone, dit : "Aucun catholique ne peut *aujourd'hui* se faire l'admirateur d'un tel procédé vu son caractère *païen*, ni chercher à l'introduire dans une *société chrétienne*." Cette exhibition persistante d'une parcellle pruderie à l'égard des choses du paganisme, dans une feuille portant pour titre le nom d'une déesse païenne, indique-t-elle aveuglement ou hypocrisie ? Car où est la société chrétienne dont elle nous parle et qu'est ce qui n'est pas païen dans celle qui existe et qu'a eu tout le loisir de façonner l'institution colossale dont elle se fait défenseur et protectrice ? Est-ce d'aujourd'hui seulement que les catholiques doivent cesser de se faire les admirateurs de procédés dont ils sont les pratiquants depuis plus de quinze siècles ? Et dans quel endroit de votre "société chrétienne" pourrait-il rester quelque chose de païen à introduire ? Ne vivons-nous pas en plein paganisme ? et la civilisation canaïte édifiée par le catholicisme officiel, qui déborde autour de nous, n'en est-elle pas complètement saturée ?

Dans la première moitié de notre siècle de lumières ténébreuses, qui est le siècle de la fin et à la fin duquel nous sommes,—siècle qui symbolise le *Monde* dénoncé par le Sauveur,—LaMennais, traduisant les Evangiles, s'écriait, en commentaire, à la fin du premier chapitre du livre de saint Matthieu : "Où est le Christ, où est Sa doctrine ? où la trouver chez les nations même chrétiennes. Cherchez-là dans les institutions, elle n'y est pas ; dans les mœurs que caractérise un profond égoïsme, elle n'y est pas. Où donc est-elle ? Elle est dans l'avenir qui se prépare au fond de la nature humaine en travail ; elle est dans ce mouvement qui agite les peuples d'un bout de la terre à l'autre ; elle est dans la conscience de tous, car tous se disent :

Ce qui est ne saurait durer, car ce qui est c'est le mal, la négation de la charité, de la fraternité, une tradition de la race de Caïn, quelque chose de réprouvé, qu'emportera bientôt le souffle de Dieu."

Rien de plus fidèle que cette peinture, et il est permis de se demander en quoi le rite païen de la crémation pourrait empirer un pareil état de putréfaction amené précisément par l'œuvre séculaire de repaganisation sociale dont le paternélisme pontifical décrit dans un précédent écrit est l'auteur reconnu. Rien de plus fidèle, dis-je, que ce tableau de LaMennais dont les couleurs se ravivent de nos jours ; rien de plus révoltant pour quiconque a le sens du juste, du bon et du vrai, que le spectacle de cette civilisation atroce qui rappelle à s'y méprendre celles existant à l'époque du Déluge et au temps des apôtres. Que ce monstrueux état de choses que l'on veut scrupuleusement préserver de la crémation présage un bouleversement prochain et la fin du siècle ou du monde de laquelle parlent les prophéties, nul homme qui pense, observe, étudie et réfléchit ne peut le contester. Et ce *Monde*, ce *Siècle*, ce quelque chose de réprouvé dont parle LaMennais et qui date de l'époque nemrodienne ; ce système monstrueux d'organisation sociale pondu par le satanisme et couvé par les protocraties successives au moyen desquelles le Créateur a chatié l'humanité coupable, va être certainement emporté par le souffle de Dieu.

En dehors de ceux à qui il a été donné de comprendre le mystère du royaume des cieux et qui voient comme tout à fait imminente la fin de ce monde pervers cléricallement repaganisé et *cainitisé*, que la crémation ne pourra ni accélérer ni retarder ; en dehors de ceux qui ont reçu d'en haut l'intelligence des prophéties scripturaires, de vastes esprits et surtout des poètes-voyants ont eu les pressentiments qui agitaient LaMennais et qu'ont tous les vrais inspirés. Dès 1835, Victor Hugo disait dans le prélude de ses *Chants du crépuscule* :

De quel nom te nommer, heure trouble où
[nous sommes ?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs,

Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des
[hommes
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

Plus loin le poète dit :

Mais nous ne savons pas si cette aube lointaine
Nous amène le jour, le vrai soleil aident ;
Car, survenus dans l'ombre à cette heure incertaine
Ce qu'on croit l'orient peut-être est l'occident.
Aujourd'hui, je puis le dire en toute assurance,
cette aube vue par le poète annonçait le jour du
Seigneur qui approche et l'ardent Soleil de
justice qui va se lever sur le monde pour l'em-
braser.

Mais Hugo continue :

Seigneur ! est-ce vraiment l'aube qu'on voit
[éclore ?

Oh ! l'anxiété croît de moment en moment.
N'y voit-on déjà plus ? n'y voit-on pas encore ?
Est-ce la fin, Seigneur, ou le commencement ?
A l'anxiété de l'heure présente, ainsi exprimée
par le plus vaste esprit du siècle, d'humbles ser-
viteurs du Maître, instruits par Lui et guidés
par Son Esprit, viennent répondre : " Ce sera
l'orient et l'occident à la fois ; ce sera la fin et
le commencement ; car Celui qui va venir d'a-
bord pour les Siens, qui va paraître ensuite pour
le monde, ainsi qu'il a été déjà dit, est l'Alpha
et l'Oméga, le commencement et la fin, qui vient
opérer le partage annoncé, appliquer la vraie loi
de sélection, ignorée des savants, et, par l'élimi-
nation des pervers qui constituent l'élément do-
minateur de notre " société chrétienne," assurer
à jamais la survivance des plus aptes et des seuls
dignes : les vrais croyants de cœur qui ont mis
en Lui seul leur entière confiance et qui ne se
bornent pas à l'honorer des lèvres seulement.

" En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui
écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a en-
voyé, a la vie éternelle, et il ne passera point
par le jugement : mais il est passé de la mort à
la vie " (Jean V, 24.)

Tout, autour de nous, présage et crie la proxi-
mité de Sa manifestation éclatante pour mettre
fin à la soi-disant société chrétienne qu'on a lais-
sé pourrir de paganisme et d'idolâtrie et qu'on
voudrait maintenant préserver de l'insignifiante
crémation ! Heureux ceux qui soupirent après
ce retour du Maître, et malheur à ceux qui le re-
doutent. C'est à la peine ou à la joie que cette
venue cause que l'on reconnaît le chrétien

de cœur du chrétien de profession et de bouche.
La fin de ce vilain monde, tant redouté des uns,
tant désirée des autres, marquera le commence-
ment du nouvel ordre de choses christocratique-
ment organisé, où la volonté de Dieu sera enfin
faite sur la terre comme elle est faite dans les
cieux, ordre de choses qui ne ressemblera guère
à celui qui existe actuellement, puisque, d'après
les prophètes, alors, ceux qui bâtiront des mai-
sons les habiteront et ceux qui cultiveront des
vignes en boiront le vin.

Je veux rappeler ici des vers d'Alfred de Mus-
set qui feront voir comment ce grand, charmant
et mélancolique esprit, que la défiguration cléri-
cale de l'Evangile avait privé de la Foi et qui
déplorait le vide ainsi creusé dans son cœur par
l'absence de Jésus, nécessaire à la vie de toute
âme ; je veux faire voir ici par une citation de
lui, comment il sentait le caractère monstrueux et
païen de notre civilisation qui a besoin du Christ
pour être régénérée et dont la rénovation s'an-
nonce par tant de signes :

La terre est aussi vieille aussi dégénérée ;
Elle branle une tête aussi désespérée
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme en-
[ceinte

Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère ;
Tout ici comme alors est mort avec le temps
Et Saturne est au bout du sang de ses enfants ;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère
Et le sein tout meurtri d'avoir tant allaité
Elle fait son repos de sa stérilité.

O poète ! l'espérance n'est morte qu'au cœur
de ceux en qui le faux christianisme professé
par le cléralisme a tué la Foi, et elle est vaine
en ceux de ses adeptes qu'il a paganisés ; mais
elle est vive, tenace, irréductible au cœur des
croyants authentiques qui adorent Dieu en esprit
et en vérité, et non en simagrées et en mensonges.
Chez eux, l'espérance est une certitude. Ils sont
sûrs de leur salut. Par la foi du cœur ils ont, dès
la présente existence, la vie éternelle. Ils vont être
soustraits au jugement qui approche. Ce n'est
pas sur eux que va tomber la colère qui vient.
Car ils fondent leur assurance sur la doctrine

évangélique pure et simple, sans immixtion de pratiques et de superfétations d'origine païenne, dont l'observance a été substituée à celle des préceptes divins et a replongé l'humanité dans l'impiété ou dans la superstition, qui la déshonorent et l'abêtissent. Ils professent non-seulement de bouche mais de cœur cette divine doctrine telle qu'apportée par Jésus-Christ, prêché par les apôtres, pratiquée par les chrétiens de la primitive Eglise et contenue dans l'Écriture sainte. Ils ne sont, à vrai dire, comme ils le reconnaissent eux-mêmes, que d'immondes et vils pécheurs, pour la plupart recrutés en dehors des classes de la respectabilité et de l'honorabilité mondaines, rachetés par la grâce de Dieu et purifiés par le sang du Rédempteur ; mais, ne prenant et n'acceptant que la dénomination — seule évangélique — de chrétiens, ils ont la pleine connaissance de l'unique et étroite mais sûre voie de salut que seul peut parcourir l'homme né de nouveau.

Imitateurs de Celui qui ne fit et ne fera jamais commerce de miséricorde, ils aiment et s'offrent à guider gratuitement dans cette route du ciel ceux qui désirent y monter : et ils peuvent, avec le secours de l'Esprit-Saint qui fait sa demeure en eux, les y diriger en toute sécurité.

PIERRE DUTEMPLE

TARTINES

Connaissez-vous le Drummond Cock-tail ?

Vive le parti libéral et à bas Tarte et ses mi-guons !

— Profitons-en pendant qu'on a les mains dedans.

La députation française va-t-elle continuer à se laisser bâtonner par maître Tarte ?

Il serait opportun de changer le nom de Boucherville en Tartopolis.

Police !

“ Si nos amis ne sont pas contents, qu'ils ramènent les conservateurs au pouvoir. ”

Telle est l'opinion de M. Tarte. Cela lui permettra sans doute de pécher en eau trouble, et il ne sortira pas de son élément.

Au diable les amis politiques, c'est nous qui sont le gouvernement.

“ Arrogant avec les faibles, lâche avec les forts, ” c'est ce qu'on appelle une rosse.

Messieurs Tarte et Greenshields étaient ensemble à l'arrivée du train d'Ottawa samedi.

Ce pauvre Tarte va être tellement abîmé lorsque M. Laurier reviendra que celui-ci aura de la peine à le reconnaître.

Une réponse de Tarte à un de nos bons amis politiques est tellement salée que nous ne pouvons décemment l'imprimer.

Le gouvernement possède un beau yacht — Capitaine vous serez là à 7 heures précises commande Louis-Joseph.

Et aie donc !

M. Tarte, ne trouvant pas de journaux français pour le défendre s'adresse à la presse anglaise d'Ontario. Nous aurons un mot de réponse à un organe officieux, la semaine prochaine, et pour être bien compris, nous écrirons notre article en anglais.

— Achetez donc une couverture pour cette superbe chaloupe, M. Tarte.

— Pourquoi faire ?

— Pour l'empêcher de se dériver au mauvais temps.

— Quand elle ne sera plus assez chic pour des fils de ministres, on en achètera une autre.

Les membres du Club Laurier de Montréal organisent une grande excursion pour fêter à Berthier dimanche le 25 juillet prochain, le triomphe de M. C. A. Chênevert.

Plusieurs ministres et un grand nombre de députés ont promis de prendre part à cette excursion.

Des arrangements ont été pris pour donner le plus grand éclat possible à cette fête

À l'arrivée des excursionnistes l'on se rendra sur le tairain de l'exposition et plusieurs discours seront prononcés.

LES BONS SONT RARES

Ce ne sont certes pas les remèdes qui manquent pour le traitement du rhume ; mais les bons sont rares. Et parmi les bons, c'est le BAUME RHUMAL qui est le meilleur, et qui possède la faveur de nos médecins.

LA CONFERENCE DE TAXIL

Suite

Pour atteindre le résultat que je m'étais proposé, il était nécessaire, indispensable de ne confier mon secret à personne, pas même à mes plus intimes amis, pas même à ma femme, du moins dans les premiers temps. Mieux valait passer pour être devenu fou aux yeux de ceux qui m'approchaient. La moindre indiscretion pouvait tout manquer. Et je jouais gros jeu ; car j'avais à faire à forte partie. (*Une voix* : Oh ! oui !) L'hostilité des uns, la contrariété chagrine et agacée des autres furent, au contraire, mes meilleurs atouts, puisque, — ce qui était inmanquable — je fus mis en étroite observation pendant les premières années.

Pourtant, quelques menus détails frapperont mes anciens amis, si je leur rappelle.

Ainsi, après la publication de ma lettre par laquelle je rétractais tous mes ouvrages irréligieux, les groupes parisiens de la ligue anti-cléricale se réunirent en assemblée générale pour voter une expulsion. On fut surpris de n'y voir arriver ; les ligueurs n'en revenaient pas, et en vérité ma présence était incompréhensible, puisque je ne venais pas braver ce dont je m'étais séparé et que je ne dis pas un mot non plus pour tenter de les entraîner avec moi, comme l'aurait fait un converti dans son ardeur de néophyte.

Non ! je vins à cette séance, sous prétexte de faire mes adieux, — et il y avait alors trois mois que j'avais donné ma démission ! — mais en réalité pour chercher et trouver l'occasion de placer un mot que je pourrais rappeler quand le moment serait venu.

En grande majorité, ces ligueurs anti-cléricaux étaient mes amis. Il y en avait qui pleuraient ; moi même, j'étais ému...

Un journaliste catholique. — Vous, ému ?... Alors donc !... Vous vous moquiez d'eux, comment vous vous moquez de nous !

M. LÉO TAXIL. — Je vous assure que je ne me séparais pas d'eux sans ennui. Enfin, prenez-le comme vous voudrez. Quoique ému, je gardais mon sang-froid au milieu d'une vraie tempête ; reportez-vous aux journaux du temps.

Pour clôturer la séance, le président mit aux voix l'ordre du jour suivant, qui fut voté à l'unanimité :

“ Considérant que le nommé Gabriel Jogand-Pagès, dit Léo Taxil, l'un des fondateurs de la Ligue anti-cléricale, a renié tous les principes

qu'il avait défendus, a trahi la libre-pensée et tous ses co-anti-religionnaires ;

“ Les ligueurs présents à la réunion du 27 juillet 1885, sans s'arrêter aux mobiles qui ont dicté au nommé Léo Taxil son infâme conduite, l'expulsent de la Ligue anti-cléricale comme traître et renégat.”

Je protestai alors contre un mot, un seul mot, de cet ordre du jour.

Il y a, sans doute, dans la salle, des anciens amis qui prirent part à cette réunion de juillet 1885. Je leur rappelle les termes de ma protestation.

Je dis ceci, de la voix la plus paisible :

“ Mes amis, j'accepte cet ordre du jour, sauf un mot...”

Le président m'interrompit pour s'écrier :

“ — En vérité c'est trop d'audace ! ”

Je continuai sans me troubler :

“ — Vous avez le droit de dire que je suis un renégat, puisque je viens de faire publier, il y a quatre jours, une lettre dans laquelle je rétracte. Je renie expressément tous mes écrits contre la religion. Mais je vous demande de biffer le mot de traître, qui ne s'applique aucunement à mon cas ; il n'y a pas l'ombre d'une trahison dans ce que je fais aujourd'hui. *Ce que je vous dis là, vous ne pouvez le comprendre en ce moment ; mais vous le comprendrez plus tard.* ”

Je me gardai bien d'appuyer outre mesure sur cette dernière phrase ; car il ne fallait pas laisser soupçonner mon secret. Mais je le dis assez nettement pour qu'elle pût rester dans les mémoires, tout en prêtant à diverses interprétations.

Et, quand j'eus l'occasion de publier un compte rendu de cette séance, j'eus grand soin d'omettre cette déclaration ; en effet, elle eût pu donner l'éveil.

Second fait. Entre le jour d'avril où je vins faire à un prêtre la confidence de ma conversion et le jour de la séance de mon expulsion de la libre-pensée, se tint à Rome un congrès anti-cléricale, dont j'avais été un des organisateurs. Rien ne m'était plus facile que de le désorganiser et de le faire échouer complètement. Ce congrès eut lieu dans les premiers jours de juin. Tous les ligueurs savent que, jusqu'au bout, je me suis employé de toutes mes forces à la réussite ; seule, la mort de Victor Hugo qui survint à ce moment-là, détourna l'attention publique de ce congrès.

Plus tard, quand on apprit que j'avais revu des prêtres dès le mois d'avril, on dit, on imprit-

ma que, sous le couvert de ce congrès, j'étais allé à Rome négocier ma trahison, que j'avais été reçu en secret au Vatican : on a même inséré dans ma biographie que j'avais reçu une forte somme ; on a dit " un million " (Rires).

J'ai laissé dire ; car tout ceci m'importait peu, et je riais en moi-même

Mais aujourd'hui j'ai le droit de dire qu'il en fut tout autrement. Parmi les invitations distribuées pour cette conférence, se trouve celle d'un ancien ami, qui affectua avec moi ce voyage, qui m'accompagna partout, qui ne me lâcha pas d'une semelle. Il est ici, et il ne me démentira pas. M'a-t-il quitté une seconde ? me suis-je absenté une seconde sa compagnie pour faire une démarche suspecte quelconque ? Non !

Ce n'est pas tout. Au cours de ce même voyage, en retournant vers la France, nous nous arrêtas à Gênes. Je tenais à rendre visite à quelqu'un, avec qui j'étais lié d'amitié : le général Canzio-Garibaldi, le genre de Garibaldi.

Dans cette visite je fus accompagné par l'ami dont il vient d'être question, et un autre qui vit encore, était avec nous : M. le docteur Baudou qui, récemment a été élu député de Beauvais.

Tous les deux peuvent certifier ceci : c'est que, au cours de cette visite, je me retirai un moment avec Canzio. Et Canzio pourra à son tour, certifier que je lui dis :

" — Mon cher Canzio, j'ai à vous déclarer, sous le sceau du secret, que dans peu de temps je vais faire une rupture complète et publique. Ne vous étonnez de rien, et continuez-moi de cœur votre confiance."

À lui aussi, je n'insistai pas, et même plus tard je craignis de lui en avoir trop dit.

Canzio, pendant deux ou trois ans, m'envoya sa carte de visite au jour de l'an, malgré notre rupture. puis, il jugea sans doute que la chose durait trop ; il se lassa, et il ne donna plus signe de vie.

Enfin, un de mes anciens collaborateurs qui m'aimait beaucoup continua, malgré tout à me fréquenter. Il est mort : c'est Alfred Paulou, qui fut conseiller prud'homme. (*Une voix* : il est mort ? Alors il ne vous démentira pas.) Attendez, je vous prie. Je sais que le résultat de son observation perspicace et constante fut qu'on était mystifié par moi. (Mouvements divers).

Une voix. — Alors, vous vous vantez de vous être joué des catholiques ?... C'est scandaleux !

M. LÉO TAXIL — Paulou, mon ancien collaborateur, qui continua à me fréquenter, avait

une manière de me défendre qui me gêna souvent.

Voici en quelques termes il parlait de moi à ses amis :

" Léo est incompréhensible. D'abord, j'ai cru qu'il était devenu fou ; mais, quand j'ai renoué avec lui, j'ai constaté qu'il jouissait au contraire de tout son bon sens. Je n'y comprends rien : il y a quelque chose qui me dit qu'il est toujours de cœur et d'esprit avec nous ; Je ne lui parle jamais des questions religieuses, parce que je vois bien qu'il ne veut pas se laisser deviner ; mais j'en mettrais ma main au feu, il n'agit pas pour les cléricaux ; un jour ou l'autre, on aura quelque grosse surprise."

Alfred Paulou ne peut me rendre le témoignage de ses observations ; mais il les communiqua à de nombreux amis. Et, s'il y en a dans la salle, je leur demande : " Est-il vrai qu'en parlant de moi, Paulou s'exprimait ainsi ? "

Voix diverses. — C'est vrai ! c'est vrai !

Maintenant, arrivons à la mystification elle-même, à cette mystification à la fois amusante et instructive.

En haut lieu, on ne s'en rapporta pas au brave homme de vicaire, un prêtre à l'âme simple, qui avait eu la première confiance du coup de grâce que j'avais reçu, comme Saül sur le chemin de Damas.

" Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille," pensait-on parmi les gros bonnets de l'Eglise. (Rires.)

Il fut donc décidé, au lendemain de ma lettre de rétractation, que l'on me ferait faire une bonne petite retraite chez les révérends pères jésuites, et l'on choisit un des plus experts dans l'art de retourner et scruter une âme. Le choix ne se fit pas du premier coup. On me fit attendre une bonne semaine le grand scrutateur qui m'était destiné.

Un ancien aumônier militaire devenu jésuite, un malin entre les mains ! Son appréciation allait avoir un grand poids.

Ah ! ce fut une rude partie que nous avons joué là tous deux !... J'en ai encore mal à la tête, quand j'y songe... Le cher directeur me fit pratiquer, entre autres choses, les *Exercices spirituels de Saint-Ignace*. Je ne pensais guère à ces exercices ; mais il me fallait du moins parcourir les pages, afin d'avoir l'air de m'être plongé dans ces extraordinaires méditations. Ce n'était pas le moment de me laisser prendre en faute.

C'est ma confession générale qui m'a fait gagner la bataille. Cette confession générale ne

dura pas moins de trois jours. (Rires prolongés. J'avais gardé pour la fin un coup foudroyant.

Je disais tout, ceci et cela, et encore autre : mais mon partner comprenait qu'il y avait néan moins un gros péché, très gros, qui était dur à avouer, un péché plus pénible à dire que l'aveu de mille et mille impiétés.

Enfin, il fallut bien se décider à le faire sortir, ce gros péché-là.

Vous, mesdames et messieurs, je ne veux pas vous faire autant attendre : mon gros péché était un crime, mais un crime de premier ordre, un assassinat des mieux conditionnés. (Explosion de rires.) Je n'avais pas égorgé tout une famille, non ! Mais sans être un Tropmann ni un Dumolard, la guillotine m'était due sans contestation, si j'avais été découvert.

J'avais eu soin de rechercher quelques disparitions signalées par les journaux trois années auparavant, et sur l'une d'elles j'avais bâti un roman ; mais mon révérend père ne voulut pas me laisser exposer dans tous ses détails. Il m'avait jugé capable des plus horribles sacrilèges, et là dessus je lui avais causé d'agréables étonnements ; quant à avoir un assassin agenouillé auprès de lui, il ne s'y attendait pas du tout. (Nouveaux rires.)

Lorsque les premiers mots de l'aveu tombèrent de mes lèvres, le révérend père eut un resaut en arrière, très significatif. Ah ! il comprenait, maintenant, mon embarras, mes difficultés, ma façon de trainer en longueur certains péchés moins emcombants... Est-ce que j'étais honteux en confessant mon crime !... Non-seulement honteux, mais troublé, épouvanté... Il y avait une veuve dans cette affaire ; le révérend père me fit promettre de faire à la veuve de ma victime une rente par une voie détournée, fort ingénieuse, ma foi... Il ne voulut connaître aucun nom ; mais ce qui l'intéressait, c'était de savoir si j'avais été meurtrier avec ou sans préméditation... Après de longues hésitations et en m'affaissant sous le poids de la honte, j'avouai la préméditation, un vrai guet-apens.

Un ecclésiastique. — Ce que vous faites en ce moment est abominable, monsieur !

Un autre auditeur. — Pour votre châtement, jamais un prêtre ne recevra votre confession. Vous êtes le dernier des coquins ! (Tumulte.)

Autre auditeur. — Les prêtres qui sont ici ne doivent pas rester un instant de plus !

M. l'abbé Garnier. — Non ! nous devons entendre ce gredin jusqu'au bout. (Quelques personnes se lèvent et quittent la salle.)

M. Léo Taxil. — Que vous vous en alliez ou que vous restiez, peu m'importe. Je continue...

Il est de mon devoir de rendre hommage à ce révérend père jésuite. Je z'ai jamais été inquiété par les magistrats. Ma fumisterie m'a donc permis de mettre à l'épreuve le secret de la confession. Si je raconte tout au long l'histoire de ces douze années, je le ferai, comme aujourd'hui, avec la plus stricte impartialité, et avec calme, moi, Monsieur l'abbé Garnier ! (Approbation)

Ce que je retiens pour l'instant, c'est le fait de ma première victoire, comme entrée en campagne. Si quelqu'un avait osé dire au révérend père que je n'étais pas le plus sérieux des convertis, il aurait été rabroué d'importance. (Rires.)

* * *

Il n'entrait pas dans mon plan de me hâter pour aller voir le Souverain Pontife.

Certes, mon aveu d'assassinat avait eu un magnifique succès ; mais le directeur de ma retraite à Clamart en gardait le secret pour lui. Il n'avait eu, évidemment, que dire au chef hiérarchique qui lui avait confié le mandat de fouiller les profondeurs de mon âme :

— Léo Taxil ?... Je réponds de lui !

Les méfiances du Vatican étant écartées, comment me rendre agréable ? Car, pour amener la mystification au maximum que je rêvais et que j'eus l'indicible joie d'atteindre, il me fallait réaliser quelqu'un des points du programme de l'Eglise les plus chers au Saint-Siège.

Cette partie de mon plan avait été arrêtée dès le début, dès ma première résolution de me rendre un compte exact du catholicisme.

Le Souverain Pontife s'était signalé, un an auparavant, par l'encyclique *Humanum Genus*, et cette encyclique répondait à une idée bien arrêtée des catholiques militants. Gambetta avait dit : " Le Cléricalisme, voilà l'ennemi ! " L'Eglise, d'autre part, disait : " L'ennemi, c'est la Franc-Maçonnerie ! "

Dauber sur les francs-maçons était donc le meilleur moyen de préparer les voies à la colossale fumisterie dont je savourai d'avance tout le suave bonheur.

Dans les premiers temps, les francs-maçons se sont indignés ; ils ne prévoyaient pas que la conclusion, patiemment préparée, serait un universel éclat de rire. Ils me croyaient vraiment enrôlé pour tout de bon. On disait, on répétait que c'était là une façon de me venger de la radiation de ma Loge, radiation qui datait de 1881 et dont toute l'histoire, nullement à mon déshonneur, est bien connue : petite querelle soulevée

par deux hommes aujourd'hui disparus, et disparus dans des conditions lamentables.

Non ! je ne me vengeais pas, je m'amusais ; et si l'on examine aujourd'hui les dessous de cette campagne, on reconnaîtra, même chez les francs-maçons qui m'ont été le plus hostiles, que je n'ai porté préjudice à personne.

Je dirai même que j'ai rendu service à la Maçonnerie française. (*Interruption* : Vous exagérez !..) Pardon, attendez que je me sois expliqué, et je suis certain que vous serez de mon avis. Je veux dire que ma publication des rituels n'a pas été étrangère, certainement, aux réformes qui ont supprimé des pratiques surannées, devenues ridicules aux yeux de tous maçons amis du progrès.

Mais laissons cela, et résumons les faits. Mon but était de créer de toutes pièces la diablerie contemporaine, — ce qui est autrement fort que la ville sous-lacustre du Léman, — il fallait procéder par ordre, il fallait poser des jalons, il fallait pondre et couvrir l'œuf d'où naîtrait le Palladisme. Une fumisterie de cette taille ne se fabrique pas en un jour. (*Une voix* : cela se comprend !)

J'avais constaté, dès les premiers temps de ma conversion, que chez un certain nombre de catholiques, on est convaincu que le nom de "Grand Architecte de l'Univers," adopté par la Franc-Maçonnerie pour désigner l'Être suprême sans se prononcer dans le sens particulier d'aucune religion ; on est convaincu, dis-je, que ce nom sert en réalité à voiler habilement messire Lucifer ou Satan, le diable !

Diverses voix. — Assez ! Assez ! il est redevenu franc-maçon ! (Rires.)

D'autres auditeurs. — Continuez !.. C'est intéressant.

M Léo Taxil. — On cite, par-ci, par-là, quelques anecdotes où le diable a fait tout-à-coup une apparition dans une Loge maçonnique et a présidé la séance. Cela est admis chez les catholiques.

Plus qu'on ne le croit, il y a de braves gens qui s'imaginent que les lois de la nature sont parfois bouleversées par des esprits bons ou mauvais, et même par de simples mortels. Moi-même, j'ai eu la stupéfaction de m'entendre demander d'opérer un miracle.

Un bon chanoine de Fribourg, torbant chez moi comme une bombe, me dit, textuellement :

"— Ah ! monsieur Taxil, vous êtes un saint, vous ! Pour que Dieu vous ait retiré d'un abîme si profond, il faut que vous ayez une montagne de grâce sur la tête ! (*sic*) Dès que j'ai appris vo-

tre conversion, j'ai pris le train et me voici. Il faut qu'à mon retour je puisse dire non seulement que je vous ai vu, mais que vous avez opéré un miracle devant moi" (Rires.)

Je ne m'attendais pas à une pareil requête.

"— Un miracle ! répondis-je ; je ne vous comprends pas, monsieur le chanoine.

"— Oui, un miracle, répétait-il, n'importe lequel, afin que je puisse en rendre témoignage !.. Le miracle que vous voudrez !.. Que sais-je ?.. Tenez, par exemple... Cette chaise... chang z-là en canne, en parapluie..." (Rires prolongés.)

J'étais fixé. Je me refusai doucement à accomplir un tel prodige. Et mon chanoine repartit pour Fribourg, en disant que, si je ne faisais pas de miracle, c'était par humilité.

Quelques mois plus tard, il m'envoyait un immense fromage de Gruyère, sur la croûte duquel il avait gravé au couteau des inscriptions pieuses, des hiéroglyphes d'un mysticisme échevelé, — un fromage excellent, d'ailleurs, qui n'arrivait jamais à sa fin, et que j'ai mangé avec infiniment de respect. (Les rires redoublent ; quelques auditeurs catholiques protestent.)

Les premiers livres sur la Franc-Maçonnerie furent donc un méli-mélo de rituels, avec de petits ajoutés qui n'avaient l'air de rien, avec des interprétations en apparence anodines ; chaque fois qu'un passage était obscur, je l'éclairais dans le sens agréable aux catholiques qui voient en messire Lucifer le suprême grand-maître des francs-maçons. Mais cela était indiqué. J'aplanissais d'abord et tout doucement le terrain, sauf à labourer ensuite et à jeter la semence mystificatrice qui devait si bien germer.

Après deux années de ce travail préparatoire, je me rendis à Rome. (*Une voix* : Ah ! nous y voilà !)

Reçu d'abord par le Cardinal Rampolla et le Cardinal Parocchi, j'eus le bonheur de les entendre, l'un et l'autre, me dire que mes livres étaient parfaits. Ah ! oui, ils dévoilaient très exactement ce qu'on savait fort bien au Vatican, et c'est vraiment heureux qu'un converti publiât ces fameux rituels (Rires).

(à suivre)

IL N'Y A RIEN DE MIEUX

De tous les remèdes contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le BAUME RHOMAL. De là son immense popularité.

FEUILLETON

ROMIEPAR
EMILE ZOLA

XII

Mais Nani le fit taire vivement, regarda autour d'eux, d'un air d'inquiétude extrême, comme s'il eût redouté qu'on pût les entendre.

— Chut ! chut ! c'est un secret, Sa Sainteté désire vous recevoir tout à fait en particulier, sans mettre personne dans la confidence. . . Ecoutez bien. Il est deux heures du matin, n'est-ce pas ? Aujourd'hui même, à neuf heures précises du soir, vous vous présenterez au Vatican, en demandant à toutes les portes Monsieur Squada. Partout, on vous laissera passer. En haut, monsieur Squada vous attendra et vous introduira. . . Et pas un mot, que pas une âme ne se doute de ces choses !

Le bonheur, la reconnaissance de Pierre débordèrent enfin. Il avait saisi les deux mains douces et grasses du pape.

— Ah ! monseigneur, comment vous exprimer toute ma gratitude ? Si vous saviez, la nuit et la révolte étaient dans mon âme, depuis que je me sentais le jouet de ces Eminences puissantes qui se moquaient de moi !. . . Mais vous ne savez, je suis de nouveau sûr de vaincre, puisque je vais pouvoir enfin me jeter aux pieds de Sa Sainteté, le Père de toute vérité et de toute justice. Il ne peut que m'absoudre, moi qui l'aime, qui l'admire, qui suis convaincu de n'avoir lutté jamais que pour sa politique et ses idées les plus chères. — Non, non ! c'est impossible, il ne signera pas, il ne condamnera pas mon livre !

Nani, qui avait dégagé ses mains, tâchait de le calmer, d'un geste paternel, tout en gardant son petit sourire de mépris, pour une telle dépense inutile d'enthousiasme. Il y parvint, il le supplia de s'éloigner. L'orchestre avait repris, au loin. Puis, lorsque le prêtre se retira, en le remerciant encore, il lui dit simplement :

— Mon cher fils, souvenez-vous que, seule, l'obéissance est grande.

Pierre, qui n'avait plus que l'idée de partir, retrouva presque tout de suite Prada, dans la salle des armures. Leurs Majestés venaient de quitter le bal, en grande cérémonie, accompagnées par les Buongiovanni et les Sacco. La reine avait maternellement embrassé Celia, pen-

dant que le roi serrait la main d'Attilio, honneurs d'une bouhomie charmante dont les deux familles rayonnaient. Mais beaucoup d'invités suivaient l'exemple des souverains, s'en allaient déjà par petits groupes. Et le comte, qui paraissait singulièrement énervé, plus âpre et plus amer, était impatient de partir, lui aussi.

— Enfin, c'est vous, je vous attendais. Eh bien ! filons vite, voulez-vous ?.. Votre compatriote, monsieur Narcisse Habert, m'a prié de vous dire que vous ne le cherchiez pas. Il est descendu, pour accompagner mon amie Lisbeth jusqu'à sa voiture. . . Moi, décidément, j'ai besoin d'air. Je veux faire un tour à pied, je vais aller avec vous jusqu'à la rue Giulia.

Puis, comme tous deux reprenaient leurs vêtements au vestiaire, il ne put s'empêcher de ricaner, en ajoutant de sa voix brutale :

Je viens de les voir partir tous les quatre ensemble, vos bons amis ; et vous faites bien d'aimer rentrer à pied, car il n'y avait pas de place pour vous dans le carrosse. . . Cette donna Sérafina, quelle belle effronterie, à son âge, de s'être traînée ici, avec son Morano, pour triompher du retour de l'infidèle !. . . Et les deux autres, les deux jeunes, ah ! j'avoue qu'il m'est difficile de parler d'eux tranquillement, car ils ont commis cette nuit, en se montrant de la sorte, une abomination d'une impudence et d'une cruauté rares !

Ses mains tremblaient, il murmura encore :

— Bon voyage, bon voyage au jeune homme, puisqu'il part pour Naples ?.. Oui, j'ai entendu dire à Celia qu'il partait ce soir, à six heures, pour Naples. Eh bien ! que mes vœux l'accompagnent, bon voyage !

D'hors, les deux hommes eurent une sensation délicieuse, au sortir de la chaleur étouffante des salles, en entrant dans l'admirable nuit, limpide et froide. C'était une nuit de pleine lune superbe, une de ces nuits de Rome, où la ville dort sous le ciel immense, dans une clarté élyséenne, comme bercée d'un rêve d'infini. Et ils prirent le beau chemin, ils descendirent le Corso, suivirent ensuite le cours Victor-Emmanuel.

Prada s'était un peu calmé, mais il restait ironique, il parlait pour s'étourdir sans doute, avec une abondance fiévreuse, revenant aux femmes de Rome, à cette fête qu'il avait trouvée splendide, et qu'il raillait maintenant :

— Oui, elles ont de belles robes, mais qui ne leur vont pas, des robes qu'elles font venir de Paris, et qu'elles n'ont pu naturellement essayer. C'est comme leurs bijoux, elles ont encore des

diamants et surtout des perles de toute beauté, mais montés si lourdement, qu'ils sont affreux en somme. Et si vous saviez leur ignorance, leur frivolité, sous leur apparente morgue ! Tout est chez elles en surface, même la religion : dessous, il n'y a rien, qu'un vide insondable. Je les regardais, au buffet, manger à belles dents. Ah ! pour ça, elles ont un vigoureux appétit ! Remarquez que, ce soir, les invités se sont conduits assez bien, on n'a pas trop dévoré. Mais, si vous assistiez à un bal de la cour, vous verriez un pillage sans nom, le buffet assiégé, les plats englués, une bousculade d'une voracité extraordinaire !

Pierre ne répondait que par des monosyllabes. Il était tout à sa joie débordante, à cette audience du pape, qu'il rêvait déjà, la promenant dans ses moindres détails, sans pouvoir se confier à personne. Et les pas des deux hommes sonnaient sur le pavé sec, dans la large rue, déserte et claire, tandis que la lune découpait nettement les ombres noires.

Brusquement, Prada se tut. Il était à bout de bravoure bavarde, envahi tout entier et comme paralysé par l'effrayante lutte qui se livrait en lui. A deux reprises déjà il avait touché, dans la poche de son habit, le billet écrit au crayon, dont il se répétait les quatre lignes : " Une légende assure que le figuier de Judas repousse à Frascati, mortel pour quiconque vent un jour être pape. N'en mangez pas les figues empoisonnées, ne les donnez ni à vos gens ni à vos poules." Le billet était bien là il le sentait ; et, s'il avait voulu accompagner Pierre, c'était pour le jeter dans la boîte du palais Bocanera. Il continuait à marcher d'un pas vil, le billet serait dans la boîte avant dix minutes, aucune puissance au monde ne pouvait l'empêcher de l'y jeter, puisque sa volonté était arrêtée formellement. Jamais il ne commettrait le crime de laisser empoisonner les gens.

Mais il souffrait une torture si abominable ! Cette Benedetta et ce Dario venaient de soulever en lui un tel orage de haine jalouse ! Il en oubliait Lisbeth, qu'il aimait, et cet enfant, ce petit être de sa chair, dont il était si orgueilleux. Toujours la femme l'avait ravagé d'un désir de mâle conquérant, il n'avait violemment joué de celles qui résistaient. Et, aujourd'hui, il en existait une au monde, qu'il avait voulue, qu'il avait achetée en l'épousant, et qui s'était refusée ensuite. Cette femme si bonne, il ne l'avait pas eue, il ne l'aurait jamais. Pour l'avoir, autrefois, il aurait incendié Rome ; maintenant il se demandait ce qu'il allait bien faire, pour

l'empêcher d'être à un autre. Ah ! c'était cette pensée qui rouvrait la plaie saignante à son flanc, la pensée de cet autre jouissant de son bien. Comme ils devaient se moquer de lui ensemble ! Comme ils s'étaient plu à le ridiculiser en lançant le mensonge de sa prétendue impuissance dont il se sentait quand même atteint, malgré toutes les preuves qu'il pourrait faire de sa virilité. Sans trop y croire, il les avait accusées d'être amant et maîtresse depuis longtemps, se rejoignant la nuit, n'ayant qu'une alcôve, au fond de ce sombre palais Bocanera, dont les histoires d'amour étaient légendaires. A présent, cela certainement allait être, puisqu'il étaient libres, déliés au moins du lien religieux. Ils les voyaient côte à côte sur la même couche, il évocait des visions brûlantes, leurs étreintes, leurs baisers, le ravissement de leur délire. Ah ! non, ah ! non, c'était impossible, la terre croulerait plutôt !

Pais, comme Pierre et lui quittaient le cours Victor-Emmanuel, pour s'engager parmi les anciennes rues, étran­glées et tortueuses, qui conduisent à la rue Giulia. il se revêtit jetant le billet dans la boîte du palais. Ensuite, il se disait comment les choses devaient se passer. Le billet dormirait jusqu'au matin dans la boîte. Don Vigilio, le secrétaire, qui, sur l'ordre formel du cardinal, gardait la clef de cette boîte, descendrait de bonne heure, trouverait la lettre, la remettrait à Son Eminence, laquelle ne permettait pas qu'on en décachetât aucune. Et les figues seraient jetées, il n'y aurait plus de crime possible, le monde noir ferait le silence. Mais, si le billet ne se trouvait pas dans la boîte, que se produirait-il ? Alors, il admit cette supposition, vit nettement les figues arriver sur la table, au dîner d'une heure, dans leur joli petit panier, si coquettement recouvert de feuilles. Dario était là comme de coutume, seul avec son oncle, puisqu'il ne partait pour Naples que le soir. L'oncle et le neveu mangeaient-ils l'un et l'autre des figues, ou bien un seul, et lequel des deux ? Ici, la vision se brouillait, c'était de nouveau le destin en marche, ce destin qu'il avait rencontré sur la route de Frascati allant à son but inconnu, sans arrêt possible, au travers des obstacles. Le petit panier de figues allait, toujours, à sa besogne nécessaire, qu'aucune main au monde n'était assez forte pour empêcher.

La rue Giulia s'allongeait sans fin, toute blanche de lune, et Pierre sorti comme d'un rêve devant le palais Bocanera, noir sous le ciel d'argent. Trois heures du matin sonnaient à une église du voisinage. Et il se sentit un petit fris.

son, en entendant près de lui cette plainte douloureuse de fauve blessé à mort, ce sourd grondement involontaire que le comte, dans sa lutte affreuse, venait de laisser échapper de nouveau.

Mais, tout de suite, il eut un rire qui raillait, il dit en serrant la main du prêtre :

— Non, non, je ne vais pas plus loin... Si l'on me voyait ici, à cette heure, on croirait que je suis retombé amoureux de ma femme.

Il alluma un cigare, et il s'en alla, dans la nuit claire, sans se retourner.

XIII

Pierre, lorsqu'il s'éveilla, fut tout surpris d'entendre sonner onze heures. Dans la fatigue de ce bal, où il était resté si tard, il avait dormi d'un sommeil d'enfant, d'une paix délicieuse, comme s'il avait, en dormant, senti son bonheur. Et, dès qu'il eut ouvert les yeux, le radieux soleil qui entrait par les fenêtres, le baigna d'espoir. Sa première pensée fut que, le soir enfin, il verrait le pape, à neuf heures. Encore dix heures, qu'allait-il faire, pendant cette journée bénie, dont le ciel splendide et pur lui semblait d'un si heureux présage ?

Il se leva, ouvrit les fenêtres, laissa entrer la tiédeur de l'air, qui lui sembla avoir ce goût de fruit et de fleur, remarqué dès le jour de son arrivée, dont il avait plus tard essayé vainement d'analyser la nature, un goût d'orange et de rose. Était-ce possible qu'on fût en décembre ? Quel pays adorable, pour qu'avril parût y reflourir, au seuil même de l'hiver ! Puis, sa toilette faite, comme il s'accoudait, pour regarder au delà du Tibre, couleur d'or, les plantes du Janicule, vertes en toute saison, il aperçut Benedetta assise près de la fontaine, dans le petit jardin abandonné du palais. Et il descendit, ne pouvant tenir en place, cédant à un besoin de vie, de gaieté et de beauté.

Tout de suite, Benedetta poussa le cri qu'il attendait d'elle, rayonnante, resplendissante, les deux mains tendues.

Ah ! mon cher abbé, que je suis heureuse, que je suis heureuse !

Souvent, ils avaient passé les matinées dans ce coin de calme et d'oubli. Mais quelles matinées tristes, quand, l'un et l'autre, ils étaient sans espérance ! Aujourd'hui, l'abandon des allées envahies par les herbes folles, les buis qui avaient poussé dans le vieux bassin comblé, les orangers symétriques qui seuls indiquaient l'ancien dessin des plates-bandes, leur semblaient avoir un charme infini, une intimité rêveuse et

tendre, dans laquelle il était très bon de reposer sa joie. Et surtout il faisait si tiède, à côté du grand laurier, dans l'angle où se trouvait la fontaine ! L'eau mince coulait sans fin de l'énorme bouche béante du masque tragique, avec sa chanson de flûte. Une fraîcheur montait du grand sarcophage de marbre, dont le bas-relief déroulait une bacchanale frénétique, des faunes emportant, renversant des femmes sous leurs baisers voraces. Et l'on était là hors des temps et des lieux, au fond d'un passé révolu, si lointain, que les alentours disparaissaient, les constructions récentes des quais, le quartier éventré, gris encore de la poussière des décombres Rome elle-même bouleversée, en mal d'un monde nouveau.

— Ah ! répéta Benedetta, que je suis heureuse !... J'étonnais dans ma chambre, j'ai dû descendre ici, tant mon cœur avait besoin de place, d'air et de soleil, pour battre à son aise !

Elle était assise, près du sarcophage, sur le fragment de colonne renversée, qui servait de banc ; et elle voulut que le prêtre vint se mettre à côté d'elle. Jamais il ne l'avait vue d'une telle beauté, avec ses noirs cheveux en adrant sa face pure, toute rose et délicate comme une fleur, au plein soleil. Ses yeux immenses et sans fond, dans la lumière, étaient des brasiers où roulait de l'or ; tandis que sa bouche d'enfance, sa bouche de candeur et de sage raison, avait un rire de bonne créature, libre enfin l'aimer selon son cœur, sans offenser ni les hommes ni Dieu. Et elle faisait ses projets d'avenir, rêvant tout haut.

— Ah ! maintenant, c'est bien simple, puisque j'ai déjà obtenu la séparation de corps, je finirai par obtenir le divorce civil, du moment que l'Eglise aura annulé mon mariage. Et j'épouserai Dario, oui ! vers le printemps prochain, peut-être plus tôt, si l'on arrive à hâter les formalités... Ce soir, à six heures, il part pour Naples, où il va régler une affaire d'intérêt, une propriété que nous y possédions encore, et qu'il a fallu vendre, car tout cela a coûté très cher. Mais qu'importe à présent, puisque nous voilà l'un à l'autre !... Dans quelques jours, dès qu'il sera revenu, que de bonne heures, comme nous allons rire, comme nous passerons le temps gaiement ! Je n'en ai pas dormi, après ce bal qui a été si beau, tant j'ai fait des projets magnifiques, vous verrez, vous verrez, car je veux que vous festiez à Rome, désormais, jusqu'à notre mariage.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
 Chronique ; Causerie ; De l'origine des maîtres de la Symphonie (SUITE) ; La succession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'harmonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

	VILLE.....	\$1 15
	CAMPAGNE.....	1 00
Un an	EN DEHORS DU	
	CANADA ET DES	
	ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....		15

Adresser les abonnements :
 Boîte postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Matériels d'Imprimerie

COMPRENANT

Bresses,

Caractè

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,
 157 rue Sanguinet.

Poite de Poste, 2181.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada. Siege Social, Montreal.

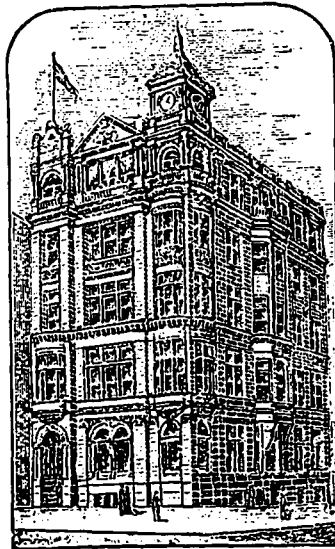
ROBERTSON MACAULAY, Président ||

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||

|| T. B. MACAULAY, Secrétaire.

|| IRA B. THAYER, Sur't. des Agences. |

■ F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été ppus satisfaisante encore que 1896 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a euhraïson.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Le nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward & Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE	CAPITAL.....	\$15,000,000
	FONDS INVESTIS.....	53,000,000
	FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
	REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant : THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318 Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL QUE

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,
AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C. for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreault au No. 30 rue St Gabsiel, Montréal.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épisodes les plus glorieux de l'histoire du pays.

Les directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont un nombre de 34 et occupent un espace d'un delà de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 25c. C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 12c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.

No. 2173
PROVINCE DE QUÉBEC
District de Montréal

Cour Supérieure

Marie Philomène Tremblay, époux et commune en biens de Désiré Brodeur, ci-devant commerçant et maintenant bourgeois de la cité et du district de Montréal dûment autorisée à ester en justice.

Demanderesse.

Le dit Désiré Brodeur,

Defendeur.

Une action en séparation de biens a été intentée ce jour en la présente cause.

Montréal, 15 juillet 1897.
BEAUSOLEIL, CHOQUET & GERARD
Avocats de la demanderesse